

LE FIDÈLE ESCLAVE

COMÉDIE

Dédiée à Monseigneur le Comte DE FURSTENBERG.

VALLÉE

1662

Édition établie par Ernest Fièvre, août 2020.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Septembre 2020. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

LE FIDÈLE ESCLAVE

COMÉDIE

Dédiée à Monseigneur le Comte DE FURSTENBERG.

Par le Sieur Vallée.

À PARIS, Chez JEAN COCHART ; Au Palais, en la Galerie des
Prisonniers, au Saint Esprit.

M. DC. LXII. Avec Privilège du Roi.

**À MONSEIGNEUR LE COMTE
GUILLAUME DE FURSTENBERG.**

MONSEIGNEUR,

Quelque chose de divin, qui m'inspira l'Art de faire des Vers, ne pouvant se proposer que des objets conformes à sa nature, par une généreuse tentative, je dédiai les premières productions que je mis au jour à MADAME la DUCHESSE de MODENE, que la France avait lors l'avantage de posséder. Et comme sa bonté répondit favorablement à mes intentions, mon Génie en prenant coeur, eut bien la hardiesse de porter ses pensées jusques à MONSEIGNEUR le CARDINAL. Mais d'autant qu'il était impossible de soutenir une élévation si sublime, et d'ailleurs que ce commencement et ce progrès ne pouvaient souffrir une suite ravalée ; par une réflexion proportionnée à leur grandeur, Vous fûtes le sujet de mes Méditations. Certainement, Monseigneur, à bien considérer vos Essais glorieux, et juger de ce que vous serez par ce que vous êtes, l'on ne saurait croire qu'il se trouvât de personne, quelque achevée qu'elle fût dans toutes les belles choses, à qui l'on ne Vous pût raisonnablement comparer. Aussi l'honneur de vous approcher ne doit-il point être accompagné d'une pénétration extraordinaire, pour connaître que vous êtes né pour les plus illustres emplois ; puisque ceux qui vous occupent aujourd'hui tirent un éclat tout particulier, non seulement de la vivacité de votre Esprit, mais encore de la solidité de votre jugement, l'union des deux produisant des lumières également douces et brillantes. Il faut donc avouer, MONSEIGNEUR, que toutes vos rares qualités sont dignes d'admiration ; cependant la modération merveilleuse qui paraît dans toutes vos actions est celle qui me surprend davantage, parce qu'elle ne se rencontre que par une espèce de miracle aux personnes de votre condition et de votre âge. J'y ajouterais l'affabilité charmante dont vous gagnez les coeurs si agréablement qu'ils se réjouissent de leur perte ; et une politesse accomplie, qui ne peut être vue sans faire naître le désir de l'imiter ; si je ne m'apercevais pas que la fécondité de la matière fait que je passe insensiblement les bornes de mon dessein, qui n'a d'autre but que de m'acquérir, en vous dévouant un fidèle Esclave, l'honneur de faire voir publiquement que je suis, avec un zèle respectueux,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Vallée

AU LECTEUR.

S'il est vrai, comme l'on n'en peut raisonnablement douter, que l'ordre soit le plus grand agrément qui se rencontre en toutes les choses ; et si la perfection d'un Édifice consiste principalement dans une exacte observation de la Symétrie ; je puis bien dire, sans me flatter, que cet Ouvrage n'est pas tout à fait dénué de ce qui peut plaire. Les règles du Poème Dramatique y sont gardées, la vraisemblance entretenue, et les incidents sans confusion : le sujet en est modeste et sérieux : les mouvements y sont modérés et conformes à la gravité des Personnages : et par une régularité, que d'autres se fussent efforcés d'éviter, j'ai accommodé l'expression aux sentiments, et à ma portée de concevoir : de sorte qu'il ne se voit aucune partie qui n'ait une juste proportion aux autres, ni rien qui tienne de la contrainte. Je sais bien que le plus brillant éclat des Pièces du Théâtre est une forte exagération des Passions : mais j'estime qu'il y a des sujets où elles doivent être adoucies ; que même celles qui sont héroïques et courageuses ont besoin du mélange de la Tempérance ; et qu'il est toujours mieux, suivant le dessein de la Morale, d'instruire à les retenir, qu'à faire ce que nous sommes obligés d'empêcher. Comme la connaissance de ma faiblesse me défend d'aspirer à la sublimité, mon ambition se borne à l'étage que l'on assigne communément à la Vertu ; et si je ne réussis pas avec avantage en cette matière d'écrire, du moins suis-je exempt du caprice et de la vanité de ceux que l'on nomme Poètes par injure.

À l'Académie.

SONNET.

Auguste et fameux Corps, dont la moindre maxime
Est une grande règle à former les Esprits ;
Arbitres Souverains, qui jugeant des Écrits,
Leur faites recevoir ou le blâme ou l'estimer.
Si je fais librement le débit de ma Rime,
Et qu'elle ne soit pas, pour vous, d'assez haut prix,
Je suis persuadé qu'un sévère mépris
Ne saurait procéder d'un Esprit magnanime.
Ma Muse, qui demeure en un rude séjour,
Ignore la douceur que l'on goûte à la Cour,
Et veut avec respect recevoir la Censure :
Mais quoiqu'elle n'ait pas un style ferme et net,
Pourvu que de la Chambre elle ait quelque ouverture,
Elle doit espérer faveur au Cabinet.

VALLÉE

LES ACTEURS.

HORMONDE, Roi de Macédoine.

MAMPHISIE, Infante de Macédoine.

BORISTHÈNE, Prince de Chypre.

ATRAMANTE, en Égyptien, Esclave de Boristhène, qui avait été Carmile Chevalier, et se trouve être Hécate Prince de Numidie.

THELASTRIE, Confidente de Mamphisie, qui se trouve être l'Infante de Lycie.

CORAX, Seigneur, de la Cour de Macédoine.

BALISTE, envoyé de Mégare Roi de Numidie.

CALDICE, Gouvernante de Thelastrie.

La Scène est à Thessalonique, en Macédoine.

ACTE I

SCÈNE I.

L'Infante, Thelastrie.

THELASTRIE.

Je ne saurais, Madame, en cette conjoncture,
Où l'esprit incertain juge par conjecture,
Voyant en votre humeur un si grand changement.
Vous taire le sujet de mon étonnement.
5 Je sais que le bonheur que le Ciel vous envoie
Remplit abondamment tout cet État de joie,
Qu'un glorieux destin se déclare pour vous,
Qu'un Prince très puissant doit être votre époux,
Et qu'on verra bientôt votre illustre personne
10 Dans le brillant éclat d'une double Couronne :
Cependant votre coeur entre tous ces plaisirs
Laisse insensiblement échapper des soupirs ;
Ainsi je fais un doute où le mien s'intéresse,
Si c'est par un excès de joie ou de tristesse.

L'INFANTE.

15 Je me trouve surprise, et ne sait pas comment
Tu pourrais balancer en ce discernement :
C'est faire à ma franchise un sensible reproche.

THELASTRIE.

20 Quoi ! Votre belle humeur fuit le bien qui l'approche ?
L'esprit le plus perçant serait fort empêché
S'il voulait découvrir ce mystère caché.

L'INFANTE.

J'avoue aussi qu'une autre en aurait moins de blâme ;
Mais toi, qui vois toujours jusqu'au fonds de mon âme,
Dont j'ai connu l'esprit, prudent et généreux,
Digne de recevoir un secret dangereux,
25 À qui j'ai confié sans scrupule et sans crainte
Celui dont mon honneur peut recevoir atteinte ;
Te pourrais-tu méprendre, et douter aujourd'hui
Si ce changement vient ou de joie ou d'ennui ?
Ne sais-tu pas qu'un feu si beau, si légitime,
30 Si ma condition n'en faisait pas un crime,
Que je veux étouffer, comme elle me l'enjoint,

Par son activité ne se consume point ?
Que d'un charmant objet mon âme possédée
Ne peut, quoiqu'elle fasse, en détruire l'idée,
35 Et qu'elle la reçut par une impression
Qui soumit le devoir à l'inclination ?
Honneur fier, qui m'attache aux lois de ma naissance !
Amour, qui me veut mettre hors de leur dépendance !
Honneur, qui me fait voir où je dois m'allier !
40 Amour, qui m'as produit un simple Chevalier !
Honneur, qui pour objets veut de royales marques !
Amour, qui mets Carmile au-dessus des Monarques !
Contraires mouvements, qui déchirez mon cœur,
Faites que l'un des deux soit bientôt le vainqueur.
45 Peut-être, Thelastrie, es-tu hors de ton doute.

THELASTRIE.

Que pour votre repos, votre raison m'écoute ;
Laissez à part l'honneur, l'amour, la qualité,
Et ne considérez que la nécessité.
Votre honneur est entier, votre amour légitime,
50 Il reçut un objet que tout le monde estime ;
Vous avez mis entre eux un tel tempérament
Qu'il me fait admirer votre comportement :
Mais l'amour doit cesser quand on perd l'espérance ;
Et puisque vous savez qu'une éternelle absence
55 A soustrait à vos yeux ce parfait Chevalier,
Madame, croyez-moi, vous devez l'oublier.

L'INFANTE.

Une éternelle absence ; et pourquoi Thelastrie ?
Ha ! Qu'amour sait bien mieux flatter ma rêverie :
Il dit que mon espoir se doit entretenir,
60 Que s'il vint une fois il peut bien revenir.

THELASTRIE.

Madame, ses pareils ont une destinée
Qui représente bien celle qu'avait Énée.
Rien ne peut limiter leur curiosité,
Tout le Monde a pour eux peu de diversité ;
65 Afin que l'espérance à votre amour réponde
Vous pourrez le revoir après le tour du monde.

L'INFANTE.

S'il faisait ce grand tour, puisqu'il est sans pareil,
Il serait doublement comparable au Soleil.
Cette comparaison est plus juste et plus belle,
70 S'il voyage beaucoup il n'est pas infidèle,
Et quand nous l'avons vu paraître en cette Cour
Il avait déjà la moitié de son tour.

THELASTRIE.

L'amour ingénieux cherche à se satisfaire,
Mais la comparaison pourrait bien lui déplaire :
75 N'appréhendez-vous point que par quelque accident
Ce Soleil fabuleux trouve son Occident.

L'INFANTE.

Hélas ! N'ajoute point ce mal à ma pensée !
Puisque je te fais voir combien elle est blessée
Songe à la secourir, les degrés d'amitié
80 Te rendent plus ou moins sensible à la pitié.

THELASTRIE.

Si la raison en vous n'agit pas d'autre sorte
C'est tenter de guérir une personne morte.
Madame, excusez-moi, si j'ose ainsi parler,
Mon coeur pour votre bien ne peut dissimuler.

L'INFANTE.

85 J'aime que l'on me traite avec cette franchise ;
Mais aussi tu ne fus jamais d'amour éprise,
Ainsi d'un bon avis ton esprit impuissant
Ne peut me soulager.

THELASTRIE, bas.

Chacun sait ce qu'il sent.

L'INFANTE.

90 Tu rougis, et ton coeur est trahi par ta bouche :
L'amour te touche donc ?

THELASTRIE.

Suppose qu'il me touche,
L'on peut blâmer en nous un contraire défaut,
Votre amour est trop bas, et le mien est trop haut.

L'INFANTE.

95 Si le défaut consiste en cette différence,
Un échange d'amants ferait la convenance :
Y consentirais-tu s'il t'était proposé ?

THELASTRIE.

Oubliez-vous sitôt que j'ai dit, supposé ?
Je parlais d'un amour qui n'est qu'imaginaire.

SCÈNE II.

Le Roi, L'Infante, Thelastrie.

LE ROI.

Je vous parais suspect.

L'INFANTE.

Le respect nous fait taire ;
Notre bas entretien vous serait ennuyeux.

LE ROI.

100 Il n'était pas fort gai, si l'on en croit vos yeux.

L'INFANTE.

L'on me doit toujours voir dans un état modeste,
Et principalement...

LE ROI.

Ne dites point le reste.
Quand on parle beaucoup, l'esprit le plus discret
Peut insensiblement échapper un secret :
105 Le meilleur confident, ma fille, est le silence.

L'INFANTE.

Sire, si je me tais, c'est par obéissance.

LE ROI.

Non, s'il vous satisfait vous pouvez achever ;
Mais depuis quelque temps je vous vois trop rêver ;
Une fille en votre âge est doublement louée,
110 D'être ensemble modeste et d'humeur enjouée :
Les Esprits sérieux premier qu'en leur saison
Veulent cueillir trop tôt les fruits de la raison.

L'INFANTE.

Si vous parlez ainsi de crainte que j'oublie
Les droits de ma naissance en ma mélancolie ;
115 Je pense incessamment que je vous dois le jour,
Que ma vie est un bien produit par votre amour :
Le sang qu'il entretient est écoulé du vôtre,
À peine pourrait-on discerner l'un de l'autre,
Et je crains que bientôt la rigueur de la mort
120 Les vienne diviser par un cruel effort.
Ha ! Sire, la vieillesse est un mal sans remède,
Je ne puis conserver le bien que je possède :
De quoi que le présent veuille m'entretenir
Ne dois-je pas prévoir le malheur à venir ?
125 Sans faire des plaisirs une aveugle coutume
En goûtant la douceur songer à l'amertume ?

THELASTRIE, bas.

Qu'elle déguise bien !

LE ROI.

Quand par un juste cours
La Nature nous rend au dernier de nos jours,
Il est fort affligeant, si l'Enfant que l'on quitte
130 Demeure délaissé, sans appui, sans conduite,
Et quand perdant un Père il ne lui reste rien
Qui s'oppose à son mal et travaille à son bien.
Mais au contraire aussi, c'est un bonheur extrême
Lorsque celui qui meurt laisse un autre soi-même ;
135 J'entends dire quelqu'un, de qui l'amour soit tel,
Pour le bien d'un Enfant, qu'est l'amour paternel.
Je veux me l'acquérir sans tarder davantage,
En trouvant le moyen par votre mariage.
La mort me sera douce en son rude combat
140 Pourvu que je vous laisse en cet heureux état,
Et qu'en me séparant d'une fille si chère
Je sache qu'un mari lui tiendra lieu de Père ;
Même je bénirai la justice du sort,
S'il vous ôte, des deux, le plus faible support.

L'INFANTE.

145 Sire, je ne suis pas si mal intéressée
Que les biens de fortune occupent ma pensée.
Mon amour est pour vous purement filial,
Pour moi le mariage à la mort est égal ;
Perdant par chacun d'eux votre chère présence
150 En quoi me satisfait leur autre différence ?
Tout mon bonheur consiste à me voir près de vous,
Qui m'affligerait plus ou la mort, ou l'Époux ?
Si l'une vient ravir à la fille le Père,
L'autre ravit la fille et l'en fait étrangère :
155 C'est par divers moyens donner même sujet
À la vive douleur dont mon coeur est l'objet.
Sire, ne privez pas mon innocente envie
D'être au dernier moment d'une si belle vie.

LE ROI.

Je vous entends ma fille, et votre amour me plaît,
160 S'il est pur, et causé par un noble intérêt.
Mais je ne pense pas qu'il faille vous instruire
Que le seul ennemi qui me puisse détruire
N'est autre que celui qui dans tout l'Univers
Fait les plus grands héros nourriture des Vers.
165 Vous savez bien aussi que votre mariage
Doit être apparemment mon plus grand avantage,
Qu'il offre à ma vieillesse un glorieux secours
Et peut me faire vivre au-delà de mes jours.
Donc si l'amour est tel que semble être le vôtre,
170 Ayant l'horreur pour l'un, vous devez aimer l'autre.
De vouloir comparer le dernier au trépas

Parce qu'on se sépare et qu'on ne se voit pas ;
Ma fille, les écrits des personnes absentes
De l'une à l'autre sont des images parlantes :
175 L'âme s'y communique, et chaque mouvement
Par la lettre et la voix s'exprime également.
Mais, sans qu'il faille ici davantage s'étendre,
Vous serez près de moi, quoique je prenne un Gendre.

L'INFANTE.

Si j'ose...

SCÈNE III.

Le Roi, L'Infante, Thelastrie, Corax.

CORAX.

Un étranger hâté de son retour,
180 Et qui présentement arrive en cette Cour,
À votre Majesté demande une Audience,
Sur un sujet, dit-il, de très grande importance.

LE ROI.

Vous pouvez l'introduire, et vous, n'insistez plus.

L'INFANTE.

Vos ordres sont sur moi doublement absolus ;
185 Mais, Sire, permettez que je vous représente...

LE ROI.

Si je suis absolu soyez obéissante.

L'INFANTE.

De vous dire deux mots ne m'est-il pas permis ?

LE ROI.

L'on ne réplique point quand l'esprit est soumis.

L'INFANTE.

La douceur suit toujours l'autorité d'un Père.

LE ROI.

190 Estimez donc que c'est celle d'un Roi sévère :
En quelque qualité qu'elle agisse sur vous,
Enfin, ma fille, il faut recevoir un Époux ;
Vous savez dès quel temps le Prince Boristhène.

L'INFANTE.

Sire...

LE ROI.

Ne l'aimant pas vous attirez ma haine :
195 Mon serment pour un Gendre exclut tout autre nom.
Me démentirez-vous ?

L'INFANTE.

Il faut bien dire non.
Mais donnez quelque temps à mon âme surprise.

LE ROI.

J'ai juré pour demain, c'est toute la remise.
En qualité de Père, en qualité de Roi,
200 Vous devez m'obéir et dégager ma foi.

SCÈNE IV.

Le Roi, L'Infante, Thelastrie, Corax, Baliste.

BALISTE.

Sire, le Roi mon Maître, à qui toute l'Afrique
Doit ce qu'elle a de beau, de grand, de magnifique,
Qui changeant ce qu'en elle on blâmait autrefois,
Par l'exemple des moeurs et la règle des Lois,
205 L'a si soigneusement policée et polie
Qu'elle ne retient rien de l'ancienne Lybie.
Je parle des États que l'on voit aujourd'hui
Posséder le bonheur de dépendre de lui ;
Mégare, c'est le nom de ce moi magnanime...

LE ROI.

210 Sa haute renommée a gagné mon estime,
Suivez votre discours.

BALISTE.

N'a qu'un fils pour lequel
Il brûle de l'ardeur d'un amour Paternel.
Un fils en qui l'on voit l'assemblage admirable
De tout ce que les Dieux ont fait de plus aimable,
215 Un fils qui de sa race est l'auguste armement,
Et de tout son espoir l'unique fondement.
Ce fils, qu'il regardait comme un autre soi-même,
Héritier de sa gloire et de son Diadème,
À l'âge de seize ans à peine parvenu
220 Sortit de ses États sans être reconnu.
Sire, pour abréger, je passe sous silence
Les divers sentiments que causa cette absence ;
Mais votre Majesté pour juger quel effort
Souffre un Père qui croit son fils unique mort.
225 L'air de la Cour n'était que de soupirs funèbres,
L'on forçait le Soleil à céder aux ténèbres,
Et de sombres flambeaux n'y découvraient à l'oeil

Que les noirs ornements d'un lugubre appareil.
Comme à ce triple emploi chaque chose on prépare,
230 Un inconnu demande à parler à Mégare ;
Et quoiqu'on ne le pût qu'avec difficulté,
Enfin, il fut admis près de sa Majesté :
Il lui rend une lettre et lui dit qu'un jeune homme,
Ne sait de quel pays, ni comment il se nomme,
235 L'avait par sa prière engagé sur sa foi
De ne la déposer qu'entre les mains du Roi.
Le succès répondant à l'espoir qui le flatte
Il l'ouvre, et voit d'abord au bas le nom d'Hécate,
C'est celui de ce Prince ; et la lettre, en son sens,
240 Était pour s'excuser, par des termes pressants,
D'avoir quitté la Cour, sans en prendre licence,
Contre un juste devoir de double dépendance.
Que c'était pour remplir sa curiosité,
Des pays étrangers voir la diversité,
245 Et bravant le péril des sanglantes alarmes
Faire éclater son nom dans le bruit de ses armes.
Qu'aussitôt qu'il serait, par de fameux exploits,
Connu, craint, et chéri des plus superbes Rois,
Il viendrait appuyer d'une main triomphante
250 De son Père et son Roi la vieillesse penchante.
Quand il sut que son fils vivait, non seulement,
Mais était animé d'un si beau mouvement,
Ce généreux vieillard ne peut fermer la voie
Que son coeur présentait à des larmes de joie.
255 Cependant, son Esprit demeura partagé,
Satisfait du dessein, de l'absence affligé,
Et quatre ans écoulés dans une vaine attente,
Sa douleur se rendit d'autant plus violente
Qu'il avait espéré, par un heureux retour,
260 Voir augmenter la gloire et la joie à la Cour.
Enfin voulant savoir avecque certitude
L'état du cher sujet de son inquiétude ;
Pour l'exécution de son commandement
Je parcours dès un an l'un et l'autre Élément,
265 M'enquérant avec soin de Province en Province
Sans avoir rien appris de cet illustre Prince.
Et comme votre Cour, par des moyens divers,
D'un bruit très glorieux a rempli l'Univers,
J'ai cru l'y rencontrer, où m'éclaircir du doute
270 Que met dans mon Esprit une incertaine route :
Voilà, sire, pourquoi j'ai pris la liberté
De faire ce discours à votre Majesté.

LE ROI.

Du Roi, votre Seigneur, la douleur m'est sensible,
Je suis Père, et le plains autant qu'il est possible,
275 Mais le Prince son fils n'est point dans mes États,
Vous le nommez d'un nom que l'on n'y connaît pas :
Si sa valeur répond à celle de Mégare,
L'on ne saurait douter qu'elle ne soit fort rare.
Vous devez croire aussi qu'elle eut trouvé chez moi
280 Ce qu'on peut désirer de la faveur d'un Roi.
Quoique vous ayez pris une peine inutile
En venant l'y chercher...

L'INFANTE, bas.

Que n'était-ce Carmile !

LE ROI.

Si l'on se satisfait où l'on est bien traité,
Vous ne vous plaindrez pas de m'avoir visité ;
285 Prenez-en soin, Corax, et qu'à la Cour on die
Que c'est un envoyé du Roi de Numidie.
Corax vous conduira dans votre appartement.

BALISTE, à l'infante.

Je vous ferai, Madame, ailleurs mon compliment.

L'INFANTE.

À vous ouïr, Monsieur, double raison m'excite,
290 Ma curiosité jointe à votre mérite.

ACTE II

SCÈNE I.

BORISTHÈNE, suivi d'Atramante.

J'expérimente bien qu'une aigre impatience
Suit toujours la douceur d'une haute espérance.
Au point de posséder le sujet de mes vœux
Je crois que le Soleil s'est rendu paresseux ;
295 Ou bien c'est, par hasard, que ce grand luminaire
A pris le contre-pied de son cours ordinaire.
Pour le retardement de ma félicité
Le temps ne marche plus qu'à pas de gravité ;
Mais ainsi que ma flamme est très vive et très pure,
300 De même cette nuit ne doit pas être obscure :
Sans doute la splendeur du bien que je prétends
Se doit accompagner de rayons éclatants.
En ce commun devoir la clarté s'intéresse.

SCÈNE II.

Boristhène, Thelastrie, Caldice.

BORISTHÈNE.

Me direz-vous, Madame, où l'on voit ma Princesse ?

THELASTRIE.

305 À son appartement.

BORISTHÈNE.

L'y peut-on visiter ?

THELASTRIE.

Un étranger, Monsieur, la va complimenter.

BORISTHÈNE.

N'est-ce point un Rival ?

THELASTRIE.

Maintenant cette crainte
Ne peut à votre Esprit donner aucune atteinte.

BORISTHÈNE, s'en allant.

310 Je vous estime assez pour ne vous quitter pas,
Si j'étais attiré par de moindres appas.

THELASTRIE.

N'accorderez-vous point cette grâce à mon Âme
De ne la blâmer plus de l'ardeur de sa flamme ?
Lorsque vous l'irritez par de fâcheux discours
Croyez-vous que ce soit en arrêter le cours ?
315 C'est pratiquer, Caldice, une fausse maxime,
Et d'un amour honnête en vouloir faire un crime.

CALDICE.

Je vois bien que mon soin ne sert qu'à vous fâcher,
Et si votre intérêt ne m'était pas si cher,
Madame, je saurais tellement me contraindre
320 Que vous n'auriez jamais sujet de vous en plaindre.
Mais mon esprit s'attache à votre utilité,
Et vous ne querellez que ma fidélité :
Je sais que la raison s'emploie à vous défendre
L'Amour, pour un objet que l'on ne peut prétendre.

THELASTRIE.

325 Quoiqu'un semblable aveu soit bien hors de saison,
Oui, j'aime Boristhène, et j'aime la raison ;
Elle porte nos vœux où la vertu se trouve,
L'une ne cause rien que l'autre ne l'approuve :
Son mérite me touche, et ma fidèle ardeur
330 Se contente de rendre hommage à sa grandeur :
Pour lui mon cœur n'a point un amour mercenaire,
Qui cherche en possédant de quoi se satisfaire.

CALDICE.

Quand l'amour est causé par de justes désirs.
Nous peut-il exciter des pleurs et des soupirs ?
335 Ces enfants indiscrets d'une honteuse mère
Ne déclarent-ils pas ce qu'elle voudrait taire ?

SCÈNE III. L'Infante, Thelastrie, Caldice.

L'INFANTE.

À vous ouïr parler l'on penserait d'abord
Que dans cet entretien vous n'êtes pas d'accord :
N'avez-vous pas besoin d'un Arbitre fidèle ?

THELASTRIE.

340 L'on ne peut pas juger et causer la querelle,
S'il faut ainsi nommer un entretien si doux :
Madame, le sujet n'était autre que vous.

L'INFANTE.

Ne crois pas que j'y vienne en suivant ma coutume,
Par ma mauvaise humeur mêler quelque amertume.
345 Admire, Thelastrie, en ce portrait charmant,
Les traits d'un Chevalier, d'un Prince, et d'un amant.

THELASTRIE.

D'en connaître un, madame, il n'est pas difficile,
À qui sait, comme moi, comment est fait Carmile,
Et je ne pense pas que vous veuillez nier
350 Que dans ce même nom est compris le dernier.

L'INFANTE.

Achève celui qui rend ma joie extrême ;
Le Chevalier, le Prince et l'Amant c'est le même.
Dis que je le pouvais juger digne de moi,
Par le pressentiment, qu'il était fils d'un Roi.

THELASTRIE.

355 Mais qui vous rend savante en cette conjoncture ?

Le sens du vers est obscure.

Je doute fort qu'il soit fils de Roi qu'en peinture.

L'INFANTE.

Pour convaincre en deux mots ton incrédulité,
Et te rendre flexible à cette vérité,
Il suffit, Thelastrie, enfin que je te die
360 Que Carmile est le fils du Roi de Numidie,
Qu'Hécate est son vrai nom, qu'il a voulu changer,
Au moins comme je pense, afin de voyager
Dans un état plus libre.

THELASTRIE.

Et qui vous le fait croire ?

L'INFANTE.

365 L'Envoyé de son Père, en suivant son histoire,
Sans avoir reconnu que j'y prisse intérêt
Ma donné ce Portrait, et tu vois quel il est.

THELASTRIE.

Mais quel bien vous revient de cette différence,
Que Carmile soit Prince, ou d'une autre naissance ?
Madame, il ne faut pas seulement y penser.

L'INFANTE.

370 Mon Esprit éclairci n'a plus à balancer.

THELASTRIE.

Vous ne voulez donc point que le mien vous conseille ?

L'INFANTE.

375 Non pas comme il a fait, étonnante merveille !
Comment, Carmile est Prince, et je n'oserai pas
Aimer de sa valeur les glorieux appas ?
J'éteindrai le beau feu qu'allume son mérite
Quand sa condition à l'augmenter m'excite ?
Ne crois pas, Thelastrie, à force de parler
En retirer mon coeur, il se plaît à brûler.

THELASTRIE.

380 Considérez, Madame, en quel état vous êtes,
Et qu'un autre vous met au rang de ses conquêtes.

L'INFANTE.

Il pourra se flatter de cette vanité
Quand il aura soumis ma générosité.

THELASTRIE.

Ce n'est pas peu d'avoir l'autorité d'un Père.

L'INFANTE.

385 L'amour et la raison veulent qu'on les préfère :
À moins que juger mal de l'équité du Roi,
Il suffit que les deux s'intéressent pour moi.

THELASTRIE.

Avez-vous oublié que votre résistance
A tenté sans effet...

L'INFANTE.

390 Tu sais bien que le temps change avec la saison,
L'Amour n'avait alors qu'une obscure raison ;
Mais je puis découvrir et sans honte et sans crime
Voici la différence ;

Que j'ai pour sa vertu particulière estime :
Comme on sait maintenant quelle est sa qualité,
L'amour et la raison n'ont plus d'obscurité.

THELASTRIE.

395 Puisque le Roi, Madame, a donné sa parole
Je crains que...

L'INFANTE.

L'Amour est une subtile École,
Où l'on peut acquérir mille moyens divers,
Capables de changer l'ordre de l'Univers.
Souffre à ma passion que l'espoir entretienne.

THELASTRIE, bas.

400 Le même espoir sera l'aliment de la mienne.

SCÈNE IV.

**Boristhène, Atramante, L'Infante, Thelastrie,
Caldice.**

BORISTHÈNE.

Sachant qu'un Étranger vous devait approcher,
J'ai différé, Madame, un bien qui m'est si cher ;
Et vous pouvez juger avec quelle violence
Je me suis exposé par cette complaisance.

L'INFANTE.

405 Chacun sait bien, Monsieur, que la civilité
Est naturelle à ceux de votre qualité.
Son entretien était si capable de plaire
Que personne que vous n'aurait pu m'en distraire,
À moins que d'encourir mon indignation.

BORISTHÈNE.

410 Vous en parlez, ce semble, avec émotion ;
Et tout autre en ma place aurait l'âme saisie
Du trouble que pourrait causer la jalousie.

L'INFANTE.

Sans aucune raison l'on en serait jaloux,
Lui seul ne m'eût point fait son entretien si doux.

BORISTHÈNE.

415 C'est de quoi rendre encore un Esprit plus malade,
Puisque souvent l'amour se fait par Ambassade.

L'INFANTE.

S'il faut que vous soyez tout à fait éclairci,
Enfin, cet Étranger pensait trouver ici
Le fils du Roi son Maître, et suivant mon envie

420 J'ai reçu par son discours les secrets de sa vie.

BORISTHÈNE.

Vous le connaissiez donc ?

L'INFANTE.

Oui.

BORISTHÈNE.

Comment ?

L'INFANTE.

A quelque temps été le lieu de son séjour :
Mais son nom et son train n'avaient aucune marque
Qui pût faire juger qu'il fût fils d'un Monarque.

BORISTHÈNE.

425 Afin que vous sachiez tout le cours de son sort,
Mon Esclave pourra vous apprendre sa mort.

L'INFANTE.

Sa mort ?

BORISTHÈNE.

Vous pâlissez.

THELASTRIE.

Il serait impossible
Après l'avoir connu d'y paraître insensible.

L'INFANTE.

430 Vous pouvez bien juger, Monsieur, à ma douleur
Que je sais comme on doit estimer la valeur :
La sienne, sans mentir, avait peu de pareilles.

BORISTHÈNE.

Sans l'avoir jamais vu j'en conçois des merveilles ;
Et vous souhaiterais sensible à mon Amour
Comme au coup violent qui l'a privé du jour.

THELASTRIE.

435 Où la vertu se trouve elle est toujours charmante.

L'INFANTE.

Vous plaît-il donc, Monsieur, commander qu'Atramante
De ce triste accident nous fasse le récit ?

BORISTHÈNE.

Parle.

ATRAMANTE.

Ce n'est qu'aigrir un mal qui s'adoucit.
Mais j'obéis, Seigneur, pour vous dire, Madame,
440 Hélas !

BORISTHÈNE.

Suis.

ATRAMANTE.

Pardonnez au trouble de mon âme.
Aulon, ville où la mer forme un aussi beau port
Que dans tout ce Royaume ait son humide bord,
Est l'endroit où n'ayant que le sort pour conduite
Ce grand Prince agréa que je fusse à sa suite,
445 Et comme avec ardeur il me voyait agir,
J'en reçus des faveurs qui me faisaient rougir.

L'INFANTE.

Aussi vous pouvait-il nommer sa noire image,
Par le rapport de taille, et des traits du visage.

ATRAMANTE.

Nous étant embarqués dans un calme si doux
450 Qu'il semblait que la Mer s'entendit avec nous,
Nous voguâmes trois jours, en côtoyant l'Épire,
Vîmes ce que de rare a l'île de Corcyre,
Et parvînmes enfin au malheureux endroit
Où pour la Numidie il fallait prendre à droit.
455 C'est entre le Sicile et le Péloponnèse ;
Qu'une fatalité jalouse de notre aise,
Souleva tout d'un coup d'horribles mouvements
Qui semblaient présider dans tous les Éléments.
En ce piteux état le plus grand avantage
460 C'était d'être étourdi par l'excès de l'orage,
Ne pouvant soutenir des efforts si pressants,
Que par suspension de l'usage des sens.
De vous dire le temps, il était sans mesure,
L'on n'y pouvait garder règle ni conjecture,
465 Celui qui conservait un peu de jugement
Pensait à toute heure être à son dernier moment ;
En effet, on voyait peinte dans la tempête
Et la Mort sous les pieds et la Mort sur la tête.
Dans un discernement, qui se faisait si peu,
470 Par la confusion de la vague et du feu,
La première attaquant l'autre jusqu'en sa Sphère,
Et lui, voulant sur elle éteindre sa colère,
Comme ayant conspiré de faire qu'il semblât
Voir le feu se noyer, ou que la mer brûlât ;
475 D'un Pilote prudent la science secrète
Connut que nous étions proche l'Île de Crète :
Toutefois, sa conduite et l'adresse de l'Art
Mettaient tout leur recours aux faveurs du hasard.
Mais quand à nos malheurs les Dieux furent sensibles,

480 Nous fûmes assaillis par des Démons visibles :
 Je dis, lorsque nos vœux eurent fait, que la Mer
 Semblait avoir vomi tout ce qu'elle eût d'amer ;
 Que l'Onde demeurant paisible en son empire,
 Ne recevait qu'un air le plus doux qu'on respire ;
 485 Que le feu conservant sa haute gravité
 Eût retenu le frein à son activité ;
 Que le Soleil chassant l'horreur et les ténèbres,
 Pour arrêter le cours de nos soucis funèbres,
 Comme touché des maux qui venaient de cesser,
 490 De ses charmants rayons voulut nous caresser ;
 Par le premier brillant de sa vive lumière
 Nous vîmes de la Mort l'approche meurtrière,
 Ou la perte, du moins, de notre liberté,
 Dans les honteux liens de la captivité.
 495 Trois Vaisseaux ennemis, qui cinglaient vers le nôtre,
 Afin de l'entourer, s'éloignaient l'un de l'autre :
 Et sans aide de Vent, à force d'Avirons,
 Ils parvinrent bientôt à tous nos environs,
 Et nous mirent ainsi dans l'égale impuissance
 500 De fuir et de faire assez de résistance.
 Hécate, néanmoins en cette extrémité,
 Par un nouveau surcroît de générosité,
 Nous dit, Mes chers amis, il faut hair la vie
 Quand elle est de malheurs honteusement suivie :
 505 La gloire fort souvent se trouve dans la mort,
 Elle peut nous venger des injures du sort,
 Priver nos ennemis du pompeux avantage
 D'assujettir nos jours dans un rude esclavage,
 Et montrer qu'un grand cœur, où l'honneur est monté,
 510 Se surmonte plutôt que d'être surmonté.
 Mourons, non seulement d'une mort volontaire,
 Mais faisons pour la Mer ce qu'elle n'a pu faire :
 Achevons, en mourant, son funeste dessein ;
 Maintenant le repos préside dans son sein :
 515 Pour nous y recevoir d'une façon riante
 Neptune de ses Flots a banni la tourmente.
 Nous résistons premier de tout notre pouvoir,
 Et que chacun de nous à l'envi fasse voir
 Que l'inégalité l'anime davantage,
 520 Et qu'il sait voir la mort sans changer de visage.
 De vouloir raconter ses merveilleux efforts,
 De grandeur de courage et d'adresse de corps,
 Ce serait entreprendre un récit impossible ;
 Mais enfin pour paraître à tout autre invincible,
 525 Voyant de tous côtés qu'on forçait le Vaisseau,
 Après un grand carnage il se jeta dans l'Eau,
 En disant un adieu Princesse...

L'INFANTE.

Adieu funeste !

ATRAMANTE.

Ses soupirs et la Mer étouffèrent le reste ;
 Et mon malheur fût tel que lors je ne pus pas
 530 M'acquérir, comme lui, ce généreux trépas ;
 Quelque effort que je fisse, à dessein de le suivre,

Entourner

Pour prolonger mes maux je fus forcé de vivre.

L'INFANTE.

Si mes larmes, Monsieur, prennent un libre cours,
Excusez ma tendresse à ce triste discours.

BORISTHÈNE.

535 Puisqu'il était si brave et si digne d'estime,
L'on blâmerait en vous un regret légitime.
Mais, Madame, ce jour demande un autre emploi.

SCÈNE V.

**Boristhène, Atramante, L'Infante, Thelastrie,
Caldice, Corax.**

CORAX.

Je viens exécuter la volonté du Roi.
Et vous dire, Madame, en qu'elle impatience,
540 Paraît toute la Cour, d'avoir votre présence,
Pour le commencement de la solennité
Qui doit bientôt combler votre félicité.

BORISTHÈNE.

Vous devez donc aller où le Roi vous demande.

L'INFANTE, bas.

Ô Ciel ! Qu'à ce besoin ton secours me défende.

ACTE III

SCÈNE I.

Le Roi, L'Infante.

LE ROI.

545 Ma patience cède, et mon courroux surmonte,
L'un soutient mon honneur, l'autre faisait ma honte ;
Enfin, je veux venger mon pouvoir méprisé.

L'INFANTE.

Hélas !

LE ROI.

En achevant ce que j'ai disposé.

L'INFANTE.

Si prévenu de crime on obtient la licence
550 D'alléguer les raisons qui font pour la défense ;
À plus forte raison doit-il m'être permis
De dénier celui que je n'ai pas commis.
Par une atteinte injuste autant qu'elle est cruelle
Vous accusez mon coeur de vous être rebelle.
555 Sire, son seul refuge est à votre bonté,
Pressé par la rigueur de votre volonté :
S'il a pu la savoir, sans qu'il l'ait accomplie,
Il ne résiste pas, au contraire il supplie ;
Pour opposer sa force au plus grand des malheurs
560 Il vous approche, armé de soupirs et de pleurs.
Sire, si vous parlez de puissance absolue,
Prononcez je le veux, et j'y suis résolue :
Incontinent après me l'avoir ordonné ;
Je vous rendrai le bien que vous m'avez donné ;
565 Car mon obéissance, enfin, sera suivie
De ce qui causera la perte de ma vie.
Tant de bons mouvements, entre nous deux entiers
Ne sauraient, de ma part, Sire, souffrir un tiers.

LE ROI.

570 Vous imaginez-vous que mon coeur s'amollisse
Jusqu'au point de se rendre à ce faible artifice ?
Des sentiments si bas sont au-dessous de moi,

Apprenez ce que vaut la parole d'un Roi.

L'INFANTE.

Sire, n'oubliez pas le beau titre de Père,
Il me peut obtenir la grâce que j'espère :
575 Je parle comme fille, et cette qualité,
Semble m'autoriser de quelque liberté.
De celles du commun, autant qu'on les engage
Dans les étroits liens d'un rude mariage ;
L'on demande et reçoit la déclaration
580 Du secret important de l'inclination :
Autrement, d'une fille on fait une victime,
Par une autorité qui n'est pas légitime.

LE ROI.

Celles de ce bas rang, dont le seul intérêt
Consiste à s'acquérir tel mari qu'il leur plaît,
585 Et qui s'accommodant aux cours de leur caprice
En ont ou tout le bien, ou tout le préjudice,
Gagnent les volontés assez facilement,
Quoique l'on y découvre un peu d'égarement.
Mais la fille d'un Roi, de laquelle on espère
590 Recevoir du Royaume, et le Maître et le Père,
Du moins quand on la voit unique comme vous,
N'est pas en liberté de choisir un Époux,
Et ne peut recevoir que celui qu'on lui donne,
Dans les formalités des droits de la Couronne :
595 Elle n'a pas raison de ne penser qu'à soi,
Elle prend un Époux, mais elle fait un Roi.

L'INFANTE.

Ce qui semble mon bien est donc ce qui m'en prive,
Et pour être Princesse, il faut être captive.

LE ROI.

Oui, de cette façon, le plus grand Potentat
600 Se doit accommoder aux Lois de son État.
Il faut considérer qu'en votre mariage
Entre l'État et vous l'intérêt se partage,
Et celui du premier doit être conservé
Comme d'un bien public, l'autre, d'un bien privé.

L'INFANTE.

605 Sire, cette raison serait considérable,
Si je m'émancipais dans un choix préférable :
Que l'avantage au moins soit égal en ce point,
Puisque je n'en fais pas, qu'on ne m'en fasse point.

LE ROI.

610 Le premier ne se peut, et l'autre est nécessaire.
Au reste vous devez m'obéir, et vous taire ;
J'ai tort de vous souffrir si longtemps contester.

L'INFANTE.

Pour vous obéir, Sire, et pour me contenter,
Il ne me reste plus que ce mot de réponse,
La Royauté le veut, souffrez que j'y renonce.

SCÈNE II.

Le Roi, L'Infante, Thelastrie, Corax.

CORAX.

615 Sire, cet Étranger...

LE ROI.

Horrible lâcheté !

CORAX.

Souhaiterais parler à votre Majesté.

LE ROI.

Et bien, amenez-le ; quel excès d'insolence,
De vouloir disposer des droits de la naissance !
Je sais bien vous contraindre à garder votre rang,
620 Et ne ravalez pas la gloire de mon sang.

L'INFANTE.

Je ne conteste plus, me voilà toute prête,
Boristhène et la mort feront même conquête.

THELASTRIE.

Sire, considérez quel excès de malheur
Peut suivre les transports de sa vivre douleur.

LE ROI.

625 Il faut que son caprice à ma volonté cède,
Contre un mal violent un violent remède.

SCÈNE III.

Le Roi, L'Infante, Thelastrie, Corax, Baliste.

BALISTE.

630 Sire, après tant d'honneur et de bon traitement,
À quoi l'on ne saurait répondre dignement ;
Pour en remercier votre magnificence
Je devrais m'expliquer par un humble silence,
Si l'obligation se terminait en moi,
Et ne s'étendait pas à mon Maître et mon Roi :
Mais puisque c'est en lui qu'elle est considérable,
Qu'il en est seul l'objet et le plus redevable ;
635 Je puis bien proposer à votre Majesté
Un Prince, qui fait tout par générosité,
Et qui serait ravi que sa reconnaissance
Parût dans un emploi de sa haute puissance,
Aux lieux où son secours, pour vous intervenu,
640 Pût répondre aux faveurs dont il est prévenu.

LE ROI.

Non, je n'ai point acquis sur le Roi votre Maître
Une obligation qu'il doive reconnaître ;
Depuis votre discours, je n'ai fait pour son bien,
Que des vœux impuissants, qui ne produisent rien.

L'INFANTE.

645 Souvent les Dieux sont sourds aux plus justes prières.

BALISTE.

Il a pour leurs bontés d'assez dignes matières.

LE ROI.

Quoique son intérêt hâte votre retour,
Il faut le retarder en faveur de l'Amour ;
L'hymen de Boristhène avecque Mamphisie...

L'INFANTE, bas.

650 Ce discours mon âme est de douleur saisie.

THELASTRIE, bas.

La mienne l'est aussi.

LE ROI.

Demande des témoins
Qui l'aillent publier aux pays les plus loin.

L'INFANTE.

Les peuples Étrangers apprendront de Baliste,
Qu'hymen ne peut soumettre un cœur qui lui résiste.

BALISTE.

655 Sire, quelque raison qui m'engage à partir,
Si vous me l'ordonnez, je dois y consentir.

LE ROI.

C'est vous gêner beaucoup.

BALISTE.

Cet honneur me surpasse,
Au lieu de me gêner, c'est me combler de grâce ;
Mais, puisque votre sort change de mieux en mieux,
660 Madame, en quoi blâmer la justice des Dieux ?

L'INFANTE.

Ce fatal mariage en est l'injuste cause.

BALISTE.

Avec égalité leur ordre le dispose.
Polybe, Roi de Chypre est un grand potentat,
J'ai visité la Cour, traversé son État,
665 L'on ne peut découvrir dans la Terre habitable
Rien de plus somptueux et de plus admirable :
Le plus sauvage esprit y trouve des appas,
Il faut être amoureux, ou n'en approcher pas :
C'est aussi le climat où Vénus retirée,
670 Fut avec tant d'ardeur autrefois adorée.
De là, j'ai voulu voir un royaume en passant,
Depuis neuf ans détruit, aujourd'hui florissant.
Lycie en est le nom...

THELASTRIE, bas.

Dois-je espérer ou craindre ?

BALISTE.

Et le Roi, Magalor, qui longtemps à plaindre
675 Un ennemi voisin, non guère plus puissant,
Mais subtil politique, et sans cesse agissant,
Comme il eût éprouvé leurs forces presque égales,
Pratiqua ses sujets, fit diverses cabales,
Gagna des principaux, par le trompeur espoir
680 De quelques dignités qu'ils désirèrent avoir.
À la Guerre étrangère ayant joint la Civile,
Il affligea le roi dans sa plus forte Ville.
Ses ordres furent là si bien exécutés,
Qu'on vit en peu de temps brèche de tous côtés,
685 Et le Prince assiégé pressé de telle sorte
Qu'à peine il pût gagner une secrète porte,
Par laquelle il sortit, sans être découvert ;
Tandis qu'en son palais, à l'insolence ouvert,
Par un horrible excès de fureur et de rage,
690 Même les lieux sacrés furent mis au pillage.
L'image du péril qu'il venait d'éviter,

Et la crainte, en fuyant, qu'on le pût arrêter,
À ce Roi déposé semblaient donner des ailes ;
Sans vouloir écouter la voix des plus fidèles,
695 Il prenait, dans le trouble où son Esprit fut mis,
Autant de ses sujets pour autant d'Ennemis :
Enfin l'Usurpateur vit si bien réussie
Sa conspiration, qu'il fût Roi de Lycie.

THELASTRIE.

Ô dieux ! À ce discours puis-je éviter la mort !

LE ROI.

700 Quelle du fugitif fut la suite du sort ?

BALISTE.

Le pauvre Magalor, cet infortuné Prince,
Ayant longtemps erré de Province en Province,
Dans un si triste état que son affliction
Aux plus durs à toucher faisaient compassion ;
705 Son vainqueur orgueille d'une telle conquête,
Fit une forte armée, et se mit à la Tête ;
Contre un autre voisin forma d'autres projets :
Celui-ci, qui n'eut pas d'infidèles Sujets,
À son premier abord fit ferme résistance,
710 Appela cependant ceux de son alliance,
Dont le secours venant, par de communs accords,
Plusieurs petits partis formèrent un grand Corps.
L'assiégé, le voyant, sortit de sa muraille,
L'assiégeant ne pût pas éviter la bataille,
715 Ainsi sa mort vengea les Princes offensés :
Magalor, consolé de tous ses maux passés,
Sur son trône usurpé rétablit sa puissance,
Et fit de la révolte une humble obéissance ;
De sorte qu'il jouit maintenant d'une paix
720 Que la fureur de Mars n'ébranlera jamais.
Encore paraît-il sombre et mélancolique,
D'avoir en ce malheur perdu sa fille unique ;
Sans qu'il ait rien appris, par un certain rapport,
Qu'il lui pût assurer ou sa vie, ou sa mort.

Orgueillir : Se montrer orgueilleux,
concevoir de l'orgueil, s'enorgueillir.
[CNRTL]

THELASTRIE, bas.

725 Il faut le retirer de cette incertitude.

LE ROI.

C'est à peu de repos beaucoup d'inquiétude.

L'INFANTE, à Thelastrie.

Pendant tout ce discours, à tous les changements,
Je remarquais en toi de nouveaux mouvements.

THELASTRIE.

C'est par une raison réservée à vous dire.

SCÈNE IV.

**Le Roi, L'Infante, Thelastrie, Corax, Baliste,
Boristhène, Atramante.**

BORISTHÈNE.

730 Sire, si je le rends où mon objet m'attire,
Quoiqu'à votre entretien je puisse être suspect,
L'amour doit excuser le manque de respect ;
Mais s'il faut que quelqu'un en reçoive le blâme,
De bon coeur je m'en charge, en faveur de Madame.

LE ROI.

735 Vous n'avez pas raison de me parler ainsi ;
Outre que l'entretien que nous avons ici
N'avait autre sujet qu'une chose publique,
Ce que j'ai de plus cher je vous le communique :
En vous donnant l'Infante, on ne peut pas juger,
740 Que j'aie quelque bien, sans vous le partager.

L'INFANTE, à Thelastrie.

Quoi que le Roi lui die, et quoi qu'il se propose,
Ma foi n'est pas un bien dont un autre dispose.

BORISTHÈNE.

Pour vous récompenser de ce don précieux,
Il ne suffirait pas d'être au nombre des Dieux ;
745 On les verrait en vain épuiser leur puissance,
Plutôt que le traiter d'égale récompense.

LE ROI.

Nous allons donner ordre à la solennité,
Afin qu'elle réponde à votre qualité.

L'INFANTE.

750 Un sacrifice peut en rehausser l'estime,
Qu'on prépare l'autel, en voici la victime.

Le Roi, Baliste et Corax s'en vont.

BORISTHÈNE.

Lorsque votre beauté triompha de mon coeur,
J'en fis un sacrifice à son charmant vainqueur,
Vous voulez maintenant sacrifier le vôtre ;
Afin de conformer, par l'hymen, l'un à l'autre.

L'INFANTE.

755 Nos coeurs, en leurs objets ont si peu de rapport
Que si l'un suit l'amour l'autre cherche la mort.
Le vôtre n'était pas une Victime pure,
Puisque le sacrifice est de mauvais augure.

BORISTHÈNE.

760 Si je dois m'arrêter à ce que j'en prévois,
L'augure ne pouvait être meilleur pour moi.

L'INFANTE.

Quand une autorité, dont je suis dépendante,
Et que je puis nommer injuste et violente,
Vous rendrait aujourd'hui possesseur de mon corps,
Nos coeurs ne seraient point de mutuels accords.
765 Qui veut heureusement jouir d'une personne
Ne doit pas la forcer, il faut qu'elle se donne ;
Celle qui ne se peut acquérir par douceur
Considère un Époux comme son Ravisseur.

BORISTHÈNE.

770 Je ne serai jamais coupable de ce crime,
Mon coeur ne brûle point que d'un feu légitime ;
Puisqu'il est si soumis, Madame, à vous servir,
Il prétend vous gagner, et non pas vous ravir.

L'INFANTE.

Vous me verrez, Monsieur, toujours prête à vous rendre
Tout ce que la raison peut vous faire prétendre.
775 Ce gain vous est acquis ; que votre Esprit ait soin
De bannir les désirs qui se portent plus loin.

BORISTHÈNE.

Je ne demande rien qui ne soit réciproque.

L'INFANTE.

Il faut donc le régler, pour ôter l'équivoque.
Vous recevrez de moi l'estime et le respect.

BORISTHÈNE.

780 Ajoutez l'amitié.

L'INFANTE.

Ce mot semble suspect,
Mais elle suit l'estime.

BORISTHÈNE.

Ainsi la résistance
Est un effet d'Amour.

L'INFANTE.

Faites la différence ;
De diverses façons vous venez d'en nommer.

BORISTHÈNE.

785 L'Amour, ou l'Amitié ; mais enfin c'est aimer,
Et vouloir posséder la personne qu'on aime.

L'INFANTE.

Le dernier, c'est n'avoir d'amour que pour soi-même.

BORISTHÈNE.

Mon Esprit, ébloui de vos brillants appas,
Doit-il, les admirant, ne les désirer pas ?

L'INFANTE.

Oui, quand vous me voyez à ce désir contraire.

BORISTHÈNE.

790 Il est si violent qu'il n'est plus volontaire.

L'INFANTE.

Vous devez le cacher, s'il est désordonné.

BORISTHÈNE.

Il ne faut en blâmer que vous, dont il est né.

L'INFANTE.

Il m'obéirait mieux, si je l'avais fait naître,
Et ne prétendrait pas de fils se rendre Maître.

BORISTHÈNE.

795 Un fils ne pèche pas contre l'ordre des Lois
Observant le respect, de jouir de ses droits.

L'INFANTE.

800 Cette façon d'agir de l'orgueil participe,
Et l'on doit craindre un fils qui s'émancipe.
Aimer bien, c'est quitter notre propre intérêt,
Pour embrasser celui de l'objet qui nous plaît.

BORISTHÈNE.

L'amitié, sans l'amour, à ce devoir engage.

L'INFANTE.

M'aimant, vous devez donc haïr le mariage ;
Puisqu'il m'est en horreur autant que le trépas.

BORISTHÈNE.

C'est mon indignité, dont vous ne parlez pas.

L'INFANTE.

805 Non, ma mauvaise humeur en doit subir le blâme ;
Et pour vous découvrir le secret de mon Âme,
Si de tous les vivants je voulais un Époux,
Ce me ferait honneur d'être digne de vous.
Des belles qualités vous ne manquez d'aucune,

810 Du Ciel, de la Nature, et des biens de fortune.
Ceux de qui l'Univers admire la valeur
Donnent place à la vôtre au-dessus de la leur ;
Et votre seul renom, de l'endroit où vous êtes,
Des Peuples éloignés augmente vos Conquêtes.

BORISTHÈNE.

815 La bouche en dit beaucoup, mais le coeur n'en sait rien.

L'INFANTE.

Si je suis obstinée à refuser ce bien,
Suivant sans raisonner le cours de mon caprice,
Le Ciel ne vous veut pas faire cette injustice,
De partager si mal ce qu'il a fait de mieux ;
820 Ailleurs il vous réserve un objet précieux.

BORISTHÈNE.

Le Ciel jaloux des droits d'un Monarque et d'un Père,
Pour me faire obtenir le bonheur que j'espère,
Rend, malgré vos refus, favorable à mes vœux
Hormonde, qui sur vous a le pouvoir des deux.

L'INFANTE.

825 Je vous l'ai déjà dit, et je le réitère,
Que cette autorité de Monarque et de Père,
Quoiqu'avec violence elle agisse sur moi,
Ne saurait me contraindre à vous donner ma foi.
Un coeur, quoique gêné, conserve sa franchise,
830 Si la bouche obéit, c'est qu'elle le déguise.

BORISTHÈNE.

Bien souvent nous voyons qu'un feu qui paraît lent.
Quand on sait l'exciter est le plus violent.
Ce qu'amour ne prend pas d'une subtile amorce
Se peut bien acquérir par une douce force,
835 Votre sexe s'attache à cacher son ardeur,
Et croît, s'il ne résiste, offenser la pudeur.

L'INFANTE.

Je n'eus jamais besoin de ce bas artifice.

BORISTHÈNE.

La force vous déplaît, cédez à la justice,
Qui rend également l'un et l'autre engagé.

L'INFANTE.

840 C'est dépendre d'autrui, que d'être partagé.

BORISTHÈNE.

Mon coeur est tout soumis à cette dépendance.

L'INFANTE.

Le mien demeure entier, et veut qu'on l'en dispense.

BORISTHÈNE.

J'ai recours aux effets, étant faible au discours.

L'INFANTE.

Qui manque de raison n'a qu'un mauvais recours.

BORISTHÈNE.

845 Je ne conteste plus, inhumaine Princesse,
Enfin, l'expérience en sera la maîtresse.

L'INFANTE.

Vous pouvez la tenter, elle vous fera voir
Qu'elle affermit mon coeur, au lieu de l'émouvoir.

ACTE IV

SCÈNE I.

L'INFANTE.

STANCES.

850 Tyrans d'une âme qui soupire
Sous la rigueur de ses tourments,
Invisibles bourreaux, sensibles mouvements,
Faites donc que la mort achève mon martyr :
Sa laideur formidable a pour moi des appas,
Sa haine à l'aimer me convie,
855 Je la cherche en tous lieux, où se portent mes pas,
À dessein de lui faire un présent de ma vie :
Depuis qu'Hécate ne vit pas,
Sa rage insatiable est, ce me semble, assouvie.

860 Au temps qu'il se nommait Carmile,
Pour déguiser sa qualité,
Mettant un voile obscur à notre égalité,
Il rendait pour ses vœux ma passion stérile :
Sa valeur héroïque excitait mon ardeur,
Sa naissance étouffait ma flamme ;
865 Si l'une m'excusait, en montrant sa grandeur,
L'autre, en le ravalant me convainquait de blâme,
Mon amour, contre mon honneur
Soutenait un combat qui partageait mon Âme.

870 En cette bassesse apparente,
Quand il partit de cette Cour,
S'il ravit à mes yeux l'objet de mon Amour,
L'idée à mon Esprit en devint plus charmante.
Quelque secret instinct que l'on ne peut forcer,
Et qui forme la sympathie,
875 Contraignait mon honneur souvent à confesser
Qu'un Tout ne souffre point de contraire partie,
Et l'amour ne pouvant cesser,
Que la condition était bien assortie.

880 Ainsi mon Esprit en balance
Présumait favorablement ;
Et sentait d'autant plus par cet éloignement

De ses vives douleurs croître la violence.
À cette obscurité Baliste donnant jour,
Je le mis au rang des Oracles,
885 Mon honneur fut d'accord avecque mon amour,
Et lui, ne me promit rien moins que des miracles ;
L'attente d'un heureux retour
Dans mon Esprit calmé surmonta tous obstacles.

Une funeste conjoncture
890 M'apprit au même instant sa mort,
Et pour blesser mon coeur par un plus rude effort,
L'on en fit à mes yeux la tragique peinture.
Ce cruel changement me livre au désespoir,
Et par lui ma flamme est éteinte :
895 Cependant la rigueur d'un injuste pouvoir
À prendre un autre Époux, prétend m'avoir contrainte ;
Mais je lui ferai bientôt voir,
Qu'un coeur sans espérance est de même sans crainte.

900 Cherchons à ce dessein quelque breuvage amer,
Pour imiter Hécate, il est mort dans la Mer.

SCÈNE II.

L'Infante, Thelastrie.

THELASTRIE.

Un miracle, Madame, Atramante est Hécate.

L'INFANTE.

À quoi bon supposer un discours qui me flatte ?
Au point que ma douleur est à l'extrémité.

THELASTRIE.

Mais vous, pourquoi douter de cette vérité ?

L'INFANTE.

905 Un mensonge connu ne peut former de doute.

THELASTRIE.

S'entretenant tout seul, sans croire qu'on l'écoute,
Comme par le discours la douleur s'adoucit,
De tous les accidents il a fait le récit.

L'INFANTE.

910 J'ai souvent regardé les traits de son visage,
Considéré sa taille, observé son langage,
J'ai même examiné sa démarche et son port,
Et vu que tout cela fait entre eux du rapport :
Mais le discernement n'en est pas difficile.

THELASTRIE.

C'est une invention généreuse et subtile,
915 Si vous vous attachez à sa noire couleur ;
Étant persécuté d'un horrible malheur,
Qui depuis trop de temps insolemment le brave,
De Polybe, ennemi, la mer le fit Esclave.
Chypre, et la Numidie ont eu plusieurs débats,
920 Pour des prétentions d'entre ces deux États.
Mais premier que tomber en cette dépendance,
Afin de se couvrir d'une fausse apparence,
Et tromper le dessein des destins inhumains,
Il se noircit ainsi le visage et les mains.
925 Pour un Égyptien sa couleur le fait prendre ;
Et Mégare n'a pas le déplaisir d'apprendre
Que ce Roi, qui reçut de lui tant de défis,
Ait fait son fils unique Esclave de son fils.
Cette crainte en son coeur fut à tel point montée
930 Qu'il supposa sa mort comme il l'a racontée ;
Pour être reconnu son Portrait suffisait,
N'eût été la noirceur, dont il se déguisait.
Mais si vous en doutez, levez un peu sa manche,
J'ose assurer qu'au bras il a la peau fort blanche.
935 Je m'en vais vous quitter, il vient fort à propos.

L'INFANTE.

Laisse-moi seule ici, que je rêve en repos.

SCÈNE III.

L'Infante, Atramante.

ATRAMANTE.

Mon Prince, dans l'ardeur de l'amour qui le presse,
Ne peut être un moment qu'auprès de sa princesse.
Il ignorait, Madame, où l'on pouvait vous voir,
940 Et je dois maintenant le lui faire savoir.

L'INFANTE.

Je suis trop redevable à son impatience ;
Mais puisque nous faisons une étroite alliance,
Qui ne veut pas qu'aucun réserve rien à soi,
Si vous êtes à lui, vous devez être à moi.

ATRAMANTE.

945 Je servirai les deux avec un même zèle.

L'INFANTE.

Je prétends bien de vous un service fidèle ;
Et pour vous avancer en cet engagement,
Je veux vous mettre au doigt ce petit Diamant.

ATRAMANTE.

Si de cette faveur votre bonté me traite,
950 Donnez-le-moi, Madame, afin que je le mette :
Ce m'est qu'excès d'honneur d'oser vous approcher,
Et cette main n'est pas digne de vous toucher,
Je sais bien le respect qu'il faut que je vous rende.

L'INFANTE.

Je le veux.

ATRAMANTE.

Je ne puis.

L'INFANTE.

Et je vous le commande.

ATRAMANTE.

955 À ces mots absolus je ne résiste pas.

L'INFANTE, lui tenant la manche.

Qui vous noircit la main ne noircit pas le bras.

ATRAMANTE.

Madame, c'est blâmer l'erreur de la Nature.

L'INFANTE.

Hécate, je sais bien qu'elle est cette peinture ;
Mon oeil sert mon esprit assez fidèlement,
960 Pour vous avoir connu dans ce déguisement :
Mais je voulais savoir quelle en serait l'issue.

ATRAMANTE.

Madame, une autre fois croyez moins votre vue :
Mais votre gaie humeur se plaît à me jouer.

L'INFANTE.

965 Quoi ! Ce coeur généreux veut se désavouer ?
Le mien ne se fait plus aucune violence,
Parce qu'il est certain qu'elle est votre naissance.

ATRAMANTE.

Puisque par le concours des secrets de mon sort,
Vos yeux en votre Esprit ressuscitent un mort ;
Supposez donc qu'il vient de ce Royaume sombre,
970 Où le Dieu de la Nuit de son Corps fit une Ombre.
Tant qu'Hécate fut Prince il vous fut inconnu,
Son nom à votre oreille est seulement venu
Quand sa condition, autrefois éminente,
Se trouve limitée à celle d'Atramante :
975 Ce n'est plus qu'un Esclave, et cette qualité

Fait ensemble sa perte et sa félicité.
 Sa perte, en le privant de l'espoir légitime,
 Que ses fidèles vœux, obtenant votre estime,
 Lui feraient recueillir les fruits de son Amour ;
 980 Et sa fidélité de vous voir chaque jour.
 Ma prière d'ailleurs n'étant pas incivile,
 Recevez-la, Madame, en faveur de Carmile.
 Quoique ce Chevalier fut indigne de vous,
 Qu'il fut trop ravalé pour être votre Époux ;
 985 Que votre souvenir en conserve ce reste,
 Que s'il fut amoureux, il fut aussi modeste.
 Que vos yeux exerçant leur souverain pouvoir
 Ne virent rien en lui contraire à son devoir.
 S'il osa soupirer en contemplant vos charmes,
 990 Qu'il tâcha d'étouffer ses soupirs dans ses larmes ;
 Que sa voix, malgré lui, formant quelques accents,
 Son coeur les réduisit à des vœux innocents.
 Qu'enfin sa Passion eût tant de retenue
 Qu'avec peine, de vous, fut-elle reconnue :
 995 Et que s'il ne pût gagner votre amitié,
 Du moins il dût vous être un objet de pitié.

L'INFANTE.

Vous me faites d'abord un discours qui m'étonne,
 Mettant en trois degrés une même personne.
 Atramante et Carmile, ont bien l'ambition
 1000 De se voir élevés à mon affection :
 Sous ces noms empruntés vous voulez que je grave
 Un simple Chevalier, un malheureux Esclave
 Au fonds de ma mémoire, afin qu'à tous moments
 Elle me fasse voir ces illustres amants.
 1005 Hécate, en qui des deux l'intérêt se termine,
 Parce qu'on sait qu'il est de Royale Origine,
 Qu'avec lui mon honneur se peut entretenir,
 Ne me demandez rien, de peur de l'obtenir.

ATRAMANTE.

Quoique ce ne soit pas une chose commune
 1010 Que la raison résiste aux coups de la fortune,
 La mienne, toutefois, eut assez de vigueur.
 Pour souffrir constamment sa dernière rigueur :
 Et suivant son flambeau, dont la clarté m'éclaire,
 Je vois ce que je puis, et ce que je dois faire,
 1015 Parlant pour Atramante, en l'état où je suis,
 Je fais ce que je dois, je fais ce que je puis.
 Madame, il est heureux, si son malheur vous touche,
 S'il reçoit quelques mots de cette belle bouche,
 S'il vous est agréable en son triste devoir ;
 1020 Tout cela sont des biens qu'il pourrait recevoir,
 Carmile peut aussi par un excès de gloire,
 Quoique Chevalier simple, être en votre mémoire.
 Mais Hécate, ha ! Penser qui comble mon ennui,
 Ce serait sans raison qu'on parlerait pour lui :
 1025 Exagérer son feu, de votre part y joindre
 Que vous en sentiez naître un qui n'était pas moindre ;
 Ce discours pourrait-il produire quelque fruit ?
 Puisque par Atramante Hécate fut détruit.

L'INFANTE.

C'est d'une illusion faire une certitude ;
1030 De ces noms, augmentés par votre servitude ;
L'un est Originaire et l'autre est étranger,
Le dernier d'autant moins difficile à changer :
Ainsi d'un doux espoir maintenant je me flatte,
De détruire Atramante et rétablir Hécate.

ATRAMANTE.

1035 Madame, le dernier en vain serait tenté.
Supposons que je sois remis en liberté,
Et fait indépendant du prince Boristhène ;
Que pour vous obliger il ait rompu ma chaîne,
Qu'Atramante demeure en éternel oubli ;
1040 Hécate est-il, Madame, en cela rétabli ?
Par un secret obscur, difficile à comprendre.
Ayant perdu le nom, je ne le puis reprendre.

L'INFANTE.

Mais enfin, tous ces noms par leurs diversités,
Ne peuvent pas changer vos belles qualités :
1045 Vous demeurez le même, et mon amour se donne,
Non pas à votre nom, mais à votre personne.
Lequel que vous ayez, un autre, ou l'un des deux,
Il vous faut peu de temps pour le rendre fameux,
Après que vous serez hors de cet esclavage.

ATRAMANTE.

1050 Contre mon intérêt mon propre honneur m'engage ;
Et je me vois réduit à cette extrémité
De détruire ma flamme, ou ma fidélité.
Mais, Madame, n'ayant aucun sentiment lâche,
Me pourriez-vous aimer, avec la moindre tache ?
1055 Ou, ne serais-je pas plutôt, de vous haï,
Quand je paraîtrais lâche, et quand j'aurais trahi ?
Il est donc impossible, en ce malheur insigne,
Ou d'être votre Époux, ou d'en demeurer digne.
Songez à Boristhène ; ha ! Ne serait-ce pas
1060 Au point de votre Hymen vous ravir de ses bras ?
Fuyez de ma pensée action criminelle !
Quoi, pour être affranchi faut-il être infidèle ?
Peut-on changer de Foi par un sort inégal ?
À qui nous fait du bien faut-il faire du mal ?
1065 Et sitôt qu'on reçoit la liberté ravie
Prendre au libérateur la moitié de sa vie ?
De si bas sentiments n'entrent point dans mon cœur,
J'adore vos beautés, mais j'aime mon honneur.

L'INFANTE.

Pour vous faire avancer où l'amour vous appelle,
1070 Hécate, il me suffit que vous soyez fidèle ;
Et pour vous obliger à garder votre foi,
Consultez votre cœur, il parlera pour moi.
Il dira, que malgré la fortune inconstante,
Hécate fut plutôt Carmile qu'Atramante :

1075 Qu'il parut sous ce nom longtemps en cette Cour,
Que mon bonheur me fit l'objet de son amour,
Qu'une Âme généreuse, étant bien enflammée,
Se donne, sans réserve, à la personne aimée,
Qu'ainsi les mouvements de son affection
1080 L'engagèrent dès lors en ma possession.
Si par un accident, qui cause votre peine,
Le sort vous fit tomber aux mains de Boristhène ;
Cette honteuse gêne, en laquelle il vous tient,
Ne me peut pas priver d'un bien qui m'appartient :
1085 Je le puis obliger à vous mettre en franchise,
Moins par civilité que par droit de reprise :
Et la raison en fait un faible contestant,
Si pour moi notre Amour est demeuré constant.

ATRAMANTE.

Madame, de ma part vous rendez tout possible,
1090 Afin que ma douleur soit d'autant plus sensible :
Votre raisonnement voudrait me faire voir
Capable d'un bonheur que je ne puis avoir.
À mon contentement laissez un double obstacle ;
Hélas ! La voix d'un père est pour nous un Oracle :
1095 Puisque celle du vôtre a disposé de vous,
Que par lui Boristhène est nommé votre époux,
Qu'il doit d'un bien si cher entrer en jouissance,
Il faut absolument en perdre l'espérance ;
Et demeurant toujours en ma captivité,
1100 Qu'un des empêchements soit ma fidélité.

L'INFANTE.

Oui, que de votre part l'obstacle s'entretienne,
Parce que vous croyez en trouver de la mienne ;
Si ce n'est qu'en ce cas, Hécate, je le veux,
Mon amour sait comment il faut lever les deux :
1105 Par un secret obscur, difficile à comprendre
Sans blesser le respect qu'Hormonde doit attendre
D'une fille soumise à son Père et son Roi,
Je puis me satisfaire, et dégager sa foi.
N'opposerez-vous point quelques nouveaux obstacles ?

ATRAMANTE.

1110 Je ne suis pas facile à croire des Miracles ;
Vous entreprenez trop, pour en venir à bout ;
Mais enfin, disposez, je suis soumis à tout,
Mon honneur conservé...

L'INFANTE.

J'aperçois Thelastrie.

ATRAMANTE.

Que lui dirai-je-je donc ?

L'INFANTE.

Qu'il vienne, je vous prie.

SCÈNE IV.
L'Infante, Thelastrie.

THELASTRIE.

1115 Me direz-vous, Madame, encore que je mens ?

L'INFANTE.

Il faudrait inventer de nouveaux compliments,
Pour te remercier d'une grâce si grande.

THELASTRIE.

1120 Votre contentement est ce que je demande ;
Et si par l'apparence on juge de l'effet,
Je crois que votre Esprit n'est pas mal satisfait.

L'INFANTE.

1125 Il n'est donc point besoin que je t'en entretienne :
Mais mon affection doit répondre à la tienne ;
Puisque je sais comment tu prends mon intérêt,
Partage-moi le tien, et me dis quel il est :
C'est une chose aussi que tu m'avais promise.

THELASTRIE.

Si vous ne voulez pas que vous le déguise,
Souffrez donc que j'y mette une condition...

L'INFANTE.

Me connais-tu contraire à ton intention ?

THELASTRIE.

1130 De me traiter toujours en très humble servante,
Madame, ce secret est que je suis l'Infante
Du Royaume d'où fut fort longtemps exilé,
Mon Père, Magalor, dont on vous a parlé.
En ce malheur le sort parut m'être propice,
M'ayant causé l'honneur d'être à votre service.

L'INFANTE.

1135 Mon coeur, à ce discours, est doublement content.

SCÈNE V.

Boristhène, Atramante, L'Infante, Thelastrie.

BORISTHÈNE.

N'accorderez-vous point au mien ce qu'il prétend ?

L'INFANTE.

Comment ! Surprenez-vous les filles de la sorte ?

BORISTHÈNE.

Tout semble être permis à qui l'amour transporte.

L'INFANTE.

1140 Enfin, Monsieur, c'est trop éprouver votre ardeur,
À quoi je n'opposais qu'une feinte froideur ;
Je vous donne ma foi, tenez-la pour certaine,
Que je n'aurai jamais d'Époux qu'un Boristhène,
Sans de ma part y mettre aucun retardement.

BORISTHÈNE.

1145 Jamais les plus beaux jours n'ont valu ce moment.
Que produira l'effet, au prix de la promesse ?

L'INFANTE.

Mais pour ne laisser point de marque de tristesse,
Et faire que la joie ait son entier éclat,
Remettez votre Esclave en son premier état.

BORISTHÈNE.

Je n'ai plus rien à moi, puisque je suis le vôtre

ATRAMANTE.

1150 Ce m'est assez d'honneur de servir l'un et l'autre ;
Mon Esprit se délecte en cet engagement,
Et je suis à cette heure Esclave doublement.

L'INFANTE.

C'est de vous seul, Monsieur, que dépend cette grâce.

BORISTHÈNE, l'affranchit.

1155 C'est à vous qu'il la doit, quoique je la lui fasse.
Ne me reconnais point pour ton libérateur.

ATRAMANTE.

Esclave ou franc, toujours le même serviteur,
N'importe pas des deux quelle main me délivre.

BORISTHÈNE.

Allons trouver le Roi.

L'INFANTE.

Je suis prêt à vous suivre.

ACTE V

SCÈNE I. Le Roi, Corax.

LE ROI.

Vous êtes donc certain de son consentement ?

CORAX.

1160 Sire, avec vérité, même elle a fait serment
Qu'elle n'aurait jamais d'Époux qu'un Boristhène.

LE ROI.

Cette assurance met mon Esprit hors de peine :
Quoique sa résistance irritât ma bonté,
J'aime bien mieux qu'on ait gagné sa volonté,
1165 Que me servir des droits dont peut user un Père.

CORAX.

Pour rendre leur Hymen plus doux et plus prospère,
L'infante a souhaité qu'à ce commencement
Atramante reçût son affranchissement ;

LE ROI.

1170 J'observe dans son port quelque chose de grave,
Qui me faisait douleur, de voir qu'il fût Esclave.

CORAX.

L'on a vu fort souvent des gens de qualité
Réduits par le Destin à la captivité :
Vous pourrez maintenant apprendre sa naissance.

SCÈNE II.

Le Roi, Boristhène, Corax.

BORISTHÈNE.

Sire, l'on fait justice à ma persévérance ;
1175 Par votre autorité, plus forte que mes vœux,
La Princesse aujourd'hui s'offre à ce que je veux ;
Le ciel en ma faveur semble faire un miracle ;
Au lieu qu'elle formait obstacle sur obstacle,
Si longtemps que pour elle en vain j'ai soupiré,
1180 Sans se faire presser son cœur s'est déclaré :
Ainsi le mien jouit d'une joie infinie,
Et notre Hymen n'attend que la Cérémonie.

LE ROI.

Corax me le disait, quand vous êtes venu,
Et mon Esprit en est doucement prévenu.

BORISTHÈNE.

1185 Ne me blâmez donc pas si je m'impatiente ;

LE ROI.

Au contraire, Corax, allez quérir l'Infante ;
Et faites avertir tous ceux de cette Cour,
Qu'ils viennent prendre part au triomphe d'amour.
N'oubliez pas Baliste, Atramante et le reste,
1190 Pour rendre aux Étrangers cet Hymen manifeste.

CORAX, s'en allant.

Ce commandement, Sire, a pour moi tant d'appas,
Que mon Esprit voudrait y précéder mes pas.

BORISTHÈNE.

La gloire que m'acquiert cette illustre conquête
Veut que mon cœur s'anime et que mon bras s'apprête
1195 À l'exécution de généreux projets,
De plusieurs Nations augmenter vos Sujets,
Et mettre à si haut point votre grandeur Royale,
Que l'Univers entier n'ait rien qui vous égale.
L'on doit par un progrès être à l'autre excité,
1200 L'honneur n'est point honneur quand il est limité,
Et je serais honteux de celui qui m'arrive,
Si par lui ma valeur était rendue oisive.
Mars à l'Amour uni le fait voir triomphant,
Séparé du premier, l'autre n'est qu'un Enfant.

LE ROI.

1205 Tous ces beaux mouvements augmentent mon estime,
Ils me découvrent bien l'honneur qui vous anime,
Et font voir qu'en effet votre cœur est si grand
Qu'il veut que vous soyez doublement conquérant.

1210 Mais je vois mes États d'étendue assez grande
Pour vous faire trouver ce qu'un grand coeur demande.
Un fils, pour y régner, me vient fort à propos,
Ma gloire est consommée et cherche le repos :
Vous pouvez disposer des droits de la Couronne,
Par l'absolu pouvoir qu'aujourd'hui je vous donne.
1215 Quoi que la Politique en puisse découvrir
Régner avec prudence est plus que conquérir ;
La raison doit régler ce que l'on se propose.
Mais contentons l'amour, autant toute autre chose :
Vous n'êtes pas encore hors de ses Étendards,
1220 Nous parlerons après de l'intérêt de Mars.

BORISTHÈNE.

Je suis à tous moments plus votre redevable.

SCÈNE III.

**le Roi, Boristhène, L'Infante conduite par
Corax, Thelastrie, Caldice.**

LE ROI.

Et bien, ma fille, enfin vous êtes raisonnable ;
D'une obstination votre Esprit dégagé,
Reconnaît le grand bien qui vous est partagé ?

L'INFANTE.

1225 Sire, à votre discours ma réponse est ouverte,
De raison déguisée à raison découverte
Je crois que l'on doit faire un grand discernement,
Et la dernière seule a fait mon changement.
Mon faible Esprit chargé d'un ténébreux nuage,
1230 Semblait de sa lumière avoir perdu l'usage.
Une fausse apparence, en réduisant mes sens,
Me faisait répugner à ce que je consens :
Ou, pour mieux exprimer ce que je prétends dire,
Me causait de l'horreur pour ce que je désire.
1235 Mon coeur préoccupé par de secrets appas
S'en confiait aux yeux, qui ne les voyaient pas,
Et lui rendaient ainsi la personne charmante
Sinon objet de haine, au moins indifférente.
Leur infidélité, par un autre rapport,
1240 Me faisait voir vivant ce que je croyais mort ;
Mais sous une couleur, qui trompant mon envie,
Mêlait confusément la mort avec la vie.
Ainsi le même Esprit, dans cette obscurité,
Concevait les objets contre la vérité.
1245 L'oreille avec les yeux d'étroite intelligence
De discours supposés lui faisait confiance :
De sorte qu'il semblait que tout dût s'occuper
À chercher les moyens qui le pussent tromper.
Sire, dans ce désordre il était difficile
1250 Que vous trouvassiez raisonnable et tranquille :
Mais ces déguisements sont enfin dissipés,
Mon coeur poursuit le bien dont vous participez,

Et j'ai présentement mes yeux et mes oreilles
Pour de fidèles témoins de secrètes merveilles :
1255 J'oserais assurer qu'en cet heureux moment
Elles vous causeront beaucoup d'étonnement.

LE ROI.

Puisque vos sens souffraient un si violent trouble,
Ma joie à ce discours est et doit être double ;
De voir que la raison l'ait ainsi surmonté,
1260 Et que votre défit suive ma volonté :
Comme l'intention est ce qui fait l'offense,
De bon coeur je pardonne à votre résistance.

BORISTHÈNE.

Madame, votre Esprit recevait un faux jour,
Parce qu'il résistait aux lumières d'amour.

L'INFANTE.

1265 J'en connais bien, Monsieur, que l'apparence trompe,
En qui ce petit Dieu fait voir toute sa pompe.

BORISTHÈNE.

Finissons ce discours, il est hors de saison,
Quand on voit accorder l'amour et la raison.
Puisque sur nous les deux ont une force égale,
1270 Pour assembler nos coeurs d'union conjugale,
Je confirme le don que le mien vous a fait ;
En me donnant le vôtre, Hymen est satisfait.

LE ROI, à l'Infante.

Quoi ! Vous voulez paraître encore difficile ?

SCÈNE IV.

**Atramante dénoirci, en habit de Prince, Le
Roi, Boristhène, L'Infante, Thelastrie, Corax,
Caldice.**

ATRAMANTE.

Sire, si vos bontés ont prévenu Carmile,
1275 Et qu'un sort inhumain l'ait mis au triste état
De vous persuader qu'il en était ingrat ;
N'imputez maintenant qu'à sa seule impuissance
Le malheureux défaut de sa reconnaissance,
Voyant qu'il n'avait pas assez de liberté
1280 Pour rendre ce qu'il doit à votre Majesté :
Il en a désir ; c'est la foi que vous donne
Non pas le même nom mais la même personne.

LE ROI.

Généreux Chevalier, quelque fatalité
Qui vous ait pu causer cette captivité,
1285 Croyant que votre coeur est toujours magnanime,

Elle n'a point pour vous amoindri mon estime.
Un déplaisir se mêle à mon contentement,
De n'avoir pas connu votre déguisement ;
S'il ne m'eût pas fait faire une telle méprise,
1290 J'eusse employé mes soins à vous mettre en franchise :
Mais puisque c'est un bien que vous avez reçu,
Je me consolerais d'avoir été déçu,
Si vous me donnez lieu, comme je le demande,
De vous faire jouir d'une grâce aussi grande.

ATRAMANTE.

1295 Je vous respecte trop pour en faire refus.
Grand Prince, vos bontés, qui me rendent confus,
En délivrant mon corps, ont de contraire sorte
Attaché mon Esprit d'une chaîne si forte,
Que je réputerai pour un titre d'honneur
1300 Que vous soyez toujours mon maître et mon Seigneur,
Dans cette liberté, que vous m'avez rendue,
Mon coeur a plus d'audace et mon bras d'étendue ;
Mais si je la voyais rebelle à vous servir,
Je souffrirais qu'encore on vint me la ravir :
1305 Ainsi je vous rendrai, sans fard et sans contrainte,
Des preuves de l'ardeur dont mon âme est atteinte.
Il n'est pas juste aussi que vous perdiez vos droits,
Qui souffre l'esclavage en doit subir les Lois ;
Je demeure obligé, pour une marque insigne,
1310 À porter votre nom, dont je me sens indigne.
Mais je crois que mon sort fera des envieux,
Pour ne profaner pas ce titre glorieux.

BORISTHÈNE.

Cette civilité me rend sans répartie,
Vous deviez épargner un peu ma modestie.
1315 Votre malheur passé, qui se doit oublier,
Me laisse du regret, illustre Chevalier,
D'avoir si mal usé d'une rare personne,
Par l'absolu pouvoir que l'esclavage donne.
C'est au destin qu'il faut en imputer le mal ;
1320 Maintenant vous devez me traiter en égal,
Et je serai ravi que vous puissiez connaître
Que ma raison sait faire serviteur d'un Maître.
Ce que vous proposer à l'égard de mon nom
Est sans doute un moyen d'accroître son renom,
1325 Vous pouvez lui donner belle place en l'Histoire ;
Mon caprice serait ennemi de ma gloire,
Si, connaissant ce bien, il voulait s'opposer :
Au reste, vous avez le choix d'en disposer,
Mes droits vous sont acquis, et la liberté pleine
1330 De demeurer Hécate, ou d'être Boristhène.

BORISTHÈNE.

Grand Prince, mon honneur s'accorde à mon devoir,
J'accepte le dernier, pouvant le recevoir.

SCÈNE V.

**Le Roi, Atramante, Boristhène, L'Infante,
Thelastrie, Corax, Caldice, Baliste.**

LE ROI, à Baliste.

Vous venez à bonne heure accomplir l'assemblée.

BALISTE.

1335 Que des faveurs du Ciel, Sire, elle soit comblée ;
Qu'il donne à cet Hymen une fécondité
Qui puisse éterniser votre postérité.

BORISTHÈNE.

Et qui serve celui dont le souhait m'oblige.

LE ROI, à l'Infante.

N'y consentez-vous pas ?

BALISTE, reconnaissant Hécate.

Ha ! Grand Dieux, quel prodige !
Sire, voilà celui pour qui je suis venu,
1340 Comment l'ai-je approché sans l'avoir reconnu !
Quel insolent Destin avait pu faire Esclave
Un Prince si puissant, si généreux, si brave ?
Et par quel faux prétexte, en me voyant ici,
Pour abuser mes yeux avoir été noirci ?
1345 Quoi ! Ne saviez-vous pas que le Roi votre Père,
À qui votre personne est infiniment chère,
Eût pour vous retirer épuisé ses États,
Et prodiguer le sang d'un monde de soldats ?
Prince, votre valeur s'était-elle endormie,
1350 Pour souffrir doucement cette haute infamie ?
Mégare était-il hors de votre souvenir ?
L'Héritier de sa gloire osait-il la ternir ?
Par cette invention, honteuse et criminelle,
Ne lui donniez-vous pas une atteinte mortelle ?
1355 Mais c'est imprudemment blâmer votre valeur,
Qui ne put pas ; sans doute, éviter ce malheur.

ATRAMANTE.

J'excuse les transports dont votre Esprit s'égare ;
Sachez que mon honneur et celui de Mégare
Par cette invention se sont entretenus,
1360 Et que la honte n'est qu'à ceux qui sont connus.
Si l'on eût découvert ma naissance cachée,
La gloire de Mégare en eût été tachée ;
Mais faisant ignorer que je fusse son fils
Elle demeure pure, et c'est ce que je fis.

L'INFANTE.

- 1365 À cette heure il est temps que mon amour éclate,
Sire, vous voyez donc qu'Atramante est Hécate,
Que celui qu'on vient chercher dans cette Cour,
Où, se nommant Carmile, il avait fait séjour ;
Sa naissance Royale est maintenant certaine,
1370 Et son nom ne peut être autre que Boristhène.
Sire, observez ici les merveilleux secrets
Dont le Ciel donne suite à ses puissants décrets ;
Il est de nos Destins le souverain Arbitre :
Quoique Carmile alors me parût sous un titre
1375 Qui ne s'accordait pas aux droits de mon honneur,
Malgré moi, son mérite avait place en mon coeur,
Comme je découvrais, parmi sa modestie,
Qu'il me donnait du sien la meilleure partie.
Ces divers mouvements, et d'honneur et d'amour,
1380 Sur mon Esprit troublé présidaient tour à tour :
Mais dès lors que je sens quelle était sa naissance,
Mon honneur, pour l'amour, n'eut plus de répugnance.
Et quoi que le discours qui m'assurait sa mort
Sur cette passion fît un puissant effort,
1385 Dans son ébranlement, elle fut assez ferme
Pour empêcher l'espoir d'être à son dernier terme.
Je craignis, mais je crus que tant de changements
Devaient être suivis de bons événements ;
Et cette opinion fut une Prophétie,
1390 Que l'on voit maintenant à peu près réussie ;
Par sa fidélité, qui semblait me trahir,
Sire, je fus contrainte à vous désobéir :
Mais comme la bonté vous est originaire,
Aussi pardonnez-vous ce péché nécessaire.
1395 Et si vous permettez à mon coeur de s'ouvrir ;
D'entre ces deux Amants, pour n'en plus discourir,
Le Nouveau Boristhène à juste titre l'emporte,
Il me fallait ce nom, et c'est celui qu'il porte,
Le Destin, qui semblait le traiter rudement,
1400 A voulu dégager ainsi votre serment :
Le Ciel n'a pas besoin d'un meilleur Interprète,
Sire, sa volonté doit être satisfaite.

ATRAMANTE.

- Prince, si ce discours, par quelque obscurité,
Peut me rendre suspect d'une infidélité,
1405 De crainte que ma foi souffrît cette injustice,
Ne la condamnez pas, sans que je l'éclaircisse.
Le discours que Madame a fait ici d'abord
Déclare des secrets dont mon coeur est d'accord :
Mais j'y puis ajouter, comme il est véritable,
1410 Que jamais mon amour ne m'a rendu coupable ;
Et que je l'ai réduit, tout violent qu'il est,
À ne faire de voeux que pour votre intérêt.
Comme j'eus reconnu les désirs de votre âme,
La mienne eut seulement des respects pour Madame,
1415 Afin de n'y laisser aucun empêchement,

Je joignis ma mort feinte à mon déguisement,
 Craignant que la Princesse eût conçu quelque idée
 Qu'en faveur de Carmile elle eût toujours gardée :
 Si bien que pour la faire à vos vœux consentir,
 1420 Je cherchais un moyen qui pût m'anéantir.
 Je n'ai point eu depuis un sentiment contraire,
 Ce que je fus forcé, je le suis volontaire,
 Mon cœur, d'un bien reçu ne peut se départir,
 Et ne vous donne point sujet de repentir.
 1425 Que si, par un secret que je ne puis comprendre,
 J'étais si fortuné que je dusse prétendre
 Ce que vous poursuivez avec tant de ferveur,
 J'y voudrais renoncer, Prince en votre faveur.
 Réglez ce choix, Madame, avec plus de justice,
 1430 Ne me considérez que pour votre service,
 Le Ciel, qui ne me voit que d'un œil en courroux,
 De ce Prince accompli veut faire votre Époux.

BORISTHÈNE.

Cette fidélité me rendait sans excuse,
 Si j'acceptais ce bien, comme je le refuse :
 1435 L'égalité, que met la naissance en nous deux,
 Ne veut pas que je sois moins que vous généreux.
 Prince, à vous imiter votre exemple me presse ;
 Je cède tous mes droits au choix de la Princesse,
 Et me ressens touché d'un si juste devoir,
 1440 Que pour en céder plus, j'en voudrais plus avoir.
 Soumettant mes désirs à ceux que j'eus pour elle,
 Votre fidélité vous rendrait infidèle ;
 La raison vous fit sien, le sort vous fit à moi,
 Et la première en tout doit nous servir de Loi.
 1445 Si vous me préféreriez, Prince, à son préjudice,
 Vous seriez criminel, et j'en serais complice.
 J'ignorais un secret dont je suis connaissant ;
 Et mon Amour, qui veut demeurer innocent,
 Sur cette connaissance arrête sa poursuite :
 1450 Aussi le doit-il bien à votre seul mérite.
 Veuillez-nous régler, Sire, et que votre serment
 S'entretienne en faveur de ce premier Amant :
 Toutes conditions s'y trouvent disposées.

LE ROI.

Après avoir ouï les raisons proposées
 1455 Sur un sujet si grand, si beau, si délicat,
 D'où dépend mon repos et celui de l'État,
 Où le raisonnement trouve divers obstacles,
 J'estime qu'il faudrait recourir aux Oracles ;
 Afin que n'étant plus dans un état douteux
 1460 Nous puissions, sans erreur, faire le choix des deux.
 Mais aussi d'autre part, mon Esprit considère
 Que le Ciel à nos yeux découvre ce mystère :
 Tant d'incidents divers, réduits dans un seul point,
 Me doivent obliger à ne balancer point,
 1465 Et nomment hautement, d'une voix souveraine,
 Pour objet de mon choix le second Boristhène :
 Ainsi vos différents demeurent terminés,
 Et d'un heureux Hymen ses travaux couronnés.

L'INFANTE, à Atramante.

Ne résistez plus ?

ATRAMANTE.

Je craignais que ma flamme
1470 Donnât à mon honneur quelque atteinte de blâme ;
Mais voyant que je puis entretenir les deux,
Et que votre bonté se conforme à mes vœux ;
Ha ! Madame, ce cœur, qui fut longtemps la proie
Des plus vives douleurs, craint de mourir de joie :
1475 Jugez des mouvements dont il est agité,
Puisqu'il passe de l'une à l'autre extrémité.

L'INFANTE, à Boristhène.

Prince, que cette joie entre nous soit commune,
Nous sommes deux moitiés, que je vous en donne une ;
La parfaite amitié, qui n'aura point de bout,
1480 De Thelastrie et moi ne compose qu'un tout.
Connaissant sa personne, il suffit que je die
Qu'elle est certainement l'Infante de Lycie,
Et que dans ses États son Père rétabli,
Tous ses malheurs passés doivent être en oubli :
1485 Ainsi vous vous trouvez dans l'égale balance
Et des biens de fortune, et des droits de naissance.
Je la conjure aussi de vous considérer
Comme le plus grand bien qu'elle pût rencontrer.

CALDICE.

Si j'ai, par vos bontés, la liberté de joindre
1490 Ma voix à ce discours, quoiqu'elle soit la moindre ;
Je vous dirai le coup dont fut précipité
L'éclat de sa naissance en cette obscurité.
Par de rares faveurs, que le Ciel communique,
Du grand Roi de Lycie il la fit fille unique :
1495 Et comme sa beauté, dès son commencement,
Donnait à sa naissance un illustre ornement ;
Il n'est point de discours qui pût faire connaître
Quelle joie en avaient ceux qui la firent naître ;
Puisqu'on y découvrirait, en sortant du Berceau,
1500 Puisque l'on voit au Trône, et de grand et de beau.
Mais par un changement étonnant et funeste,
Un horrible revers...

LE ROI.

Épargnez-nous du reste ;
L'Amour et ce discours ne seraient pas d'accord.

BALISTE.

Sire, à ce que j'ai dit, il a bien du rapport ;
1505 C'est ce que j'en ai appris en suivant cette route.

CALDICE.

C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

L'INFANTE.

Et partant, l'union que je souhaite d'eux
Ferait également l'avantage des deux.

BORISTHÈNE.

1510 Ce que vous proposez me confirme, Madame,
Que votre Esprit perçant voit le fonds de mon âme.
Elle avait le dessein que vous mettez au jour ;
Et si divers objets occupaient un amour,
Dès le premier instant que le mien prit naissance
Thelastrie avec vous était en concurrence.
1515 Oui, Madame, au plus fort de mon engagement
J'avais toujours vers vous un secret mouvement.
Mes yeux, par un instinct qu'à cette heure j'admire,
Voyaient dans vos appas un agréable empire :
Mon cœur pressentait bien, voulant vous dédaigner,
1520 Qu'une telle suivante est faite pour régner.
S'il s'éloignait de vous, maintenant il s'y porte,
Par une violence aussi douce que forte ;
Et si vous l'approuver, le Ciel d'un même coup,
Me fait en ce moment perdre et gagner beaucoup.

THELASTRIE.

1525 Outre que j'ai pour vous particulière estime,
Je dois tout à Madame, et croirait faire un crime
De n'exécuter pas ce qu'elle me prescrit ;
Même c'est une Loi très douce à mon Esprit.

LE ROI.

1530 Allons donc célébrer ces heureux mariages,
Où la fidélité fait voir ses avantages ;
Quoiqu'elle ne soit pas des vertus de ce temps,
Elle rend tôt ou tard ses sectateurs contents.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par Grâce et Privilège du Roi, il est permis au Sieur VALLEE, de faire imprimer, vendre et débiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra, une Comédie intitulée le Fidèle Esclave ; et défenses sont faites à toutes autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de contrefaire ou faire contrefaire ledit Livre, sur les peines portées par ledit Privilège, et pendant le temps d'icelui.

Et ledit Sieur VALLEE a cédé et transporté son privilège à PIERRE LE MERCIER, lequel a associé avec lui JEAN COCHART, pour en jouir pendant le temps porté par icelui ; suivant l'accord fait entre eux.

À PARIS, Chez JEAN COCHART ; Au Palais, en la Galerie des Prisonniers, au Saint Esprit.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].